

Aimer, est-ce vraiment « tout donner » ?

Le poème de Thérèse de Lisieux, souvent chanté à la messe, heurte parfois certains chrétiens qui le trouvent trop radical. Faut-il vraiment « tout donner » pour aimer ? Le P. Raphaël Buyse, membre de la Fraternité des Parvis à Lille, éclaire la question en s'appuyant sur l'exemple de Madeleine Delbrêl.

Sophie de Villeneuve: Souvent, à la messe, nous chantons ce poème de Thérèse de Lisieux : « Aimer, c'est tout donner et se donner soi-même. » Tout donner, n'est-ce pas un peu trop ?

R. B. : En effet, ce sont des paroles très exigeantes et mystérieuses. Si elles sont mal entendues, elles peuvent être source de crispations ou de culpabilisation si l'on croit qu'on n'en fait jamais assez, ce qui n'apporte pas grand-chose à la foi chrétienne.

Ces paroles ne nous conduisent-elles pas sur des chemins inaccessibles pour la plupart ?

R. B. : Elles peuvent nous amener à une posture volontariste, sur laquelle on peut se crispier, se fermer, se durcir, dans l'idée qu'il faudrait toujours en faire davantage, ce qui n'est guère humanisant.

Que peut-on dire alors de ce texte de Thérèse de Lisieux, qui est pourtant très beau ?

R. B. : Je pense que Thérèse a dû vivre cela peu à peu, à petites touches. Je ne sais pas si on peut tout donner de sa vie. Je crois qu'on expose sa vie un peu à la fois, qu'on l'ouvre ou qu'on la livre un peu à la fois. Il ne s'agit pas de vouloir tout donner à Dieu, mais d'accueillir la vie que Dieu nous donne et de lui répondre. Pour moi, c'est de ce côté-là que se situe le désir de Dieu.

Vous voulez dire que le désir de Dieu est que nous l'accueillions de mieux en mieux au cours de nos vies ?

R. B. : Il y a à ce sujet un très beau texte dans le livre de Michée. Le prophète se demande ce qui plairait à Dieu : qu'il offre ses taureaux et fasse couler leur sang sur les autels ? Il sent bien que non. Qu'il fasse couler des torrents d'huile sur les tables du Temple ? Non plus. Il se pose alors la question d'un sacrifice beaucoup plus douloureux : Ferait-il plaisir à Dieu que je lui donne mon propre fils, la prunelle de mes yeux ? Il sent bien à nouveau que ce n'est pas ce que Dieu attend. Vient alors ce texte magnifique : « On t'a fait savoir, homme, ce que Dieu attend de toi, rien d'autre que : agir selon la justice, aimer avec tendresse et marcher humblement avec ton Dieu » (Mi 6, 8). Je crois que « tout donner », c'est cela. Cela n'a rien à voir avec un effort surhumain, c'est un compagnonnage d'humanité.

Comment concilier une vie que l'on aimerait accueillante à l'amour de Dieu, avec la difficulté que nous avons à reconnaître la volonté de Dieu dans nos vies qui sont parfois difficiles ?

R. B. : Il faut s'entendre sur ce que l'on veut dire par « volonté de Dieu ». C'est une expression très piégée. Dieu n'a pas de volonté particulière sur les êtres humains, je ne le crois pas en tout cas. Je crois que l'unique désir de Dieu est que nous déployions, chacun, ce que nous portons au plus intime de notre être. Tout notre travail – et c'est parfois un travail difficile et douloureux – consiste à découvrir ce que nous sommes dans les profondeurs, et à déployer nos talents et nos capacités. Ce que Dieu attend de nous, c'est que nous déployions le meilleur de nous-mêmes.

Vous êtes l'auteur d'un livre sur Madeleine Delbrêl, qui montre bien pourtant qu'elle a donné sa vie à quelque chose qui la dépassait... Elle a renoncé à beaucoup de choses.

R.B. : Je dirais qu'elle a donné sa vie sou après sou. Elle a renoncé à certaines choses comme nous-mêmes y sommes appelés quelquefois. On ne renonce pas par héroïsme, mais parce qu'on croit prendre ainsi un chemin qui sera plus juste pour soi. Nous cherchons la vie, et acquiescer à la vie demande par moments de renoncer à certaines choses.

Mais cela fait parfois passer par des moments difficiles. Madeleine Delbrêl en a connu...

R. B. : En effet. Après sa conversation, elle s'est prise à rêver de devenir carmélite. Elle aurait voulu, justement, tout donner à Dieu. Mais ce fantasme qu'elle portait en elle a été rattrapé par la vie, notamment par la maladie de son père. Fille unique, elle ne pouvait pas abandonner ses parents dans cette épreuve. Elle a donc décidé de renoncer au Carmel. C'est la vie elle-même qui appelle à certains renoncements, et Madeleine en a connu d'autres. Elle appelait cela « la passion des patiences ». Il nous faut beaucoup de patience dans la vie.

Elle a aussi connu la déception d'un amour qui ne s'est pas réalisé... Et elle a été souvent malade.

R. B. : Elle avait en effet une petite santé. Elle a dû obéir à cette réalité, et renoncer à vivre certaines choses. Mais elle ne l'a pas décidé, il y a consenti.

Aimer, ce ne serait donc pas « tout donner », mais consentir à ce qui vient, et qui nous fait parfois changer de route...

R. B. : Il s'agit d'abord d'écouter et de regarder la vie, de chercher avec d'autres le sens des événements. Et, à partir de là, d'ajuster notre vie à la réalité. Je crois vraiment que c'est à cela que la foi chrétienne nous invite. C'est ainsi que Madeleine a cheminé avec ses compagnes de route, avec qui elle avait formé une petite communauté. Elle a pris le temps, régulièrement, d'en relire l'histoire, d'accueillir les gens, de chercher à comprendre le sens des événements, d'y ajuster sa vie et d'être fidèle.

S'ancrer ainsi dans la banalité du quotidien devrait-il être notre chemin à tous ?

R. B. : C'est ce qui fait la sainteté des gens ordinaires que Madeleine aimait évoquer. Le pape François, quand il parle des « saints de la porte d'à côté », reprend cette thématique. La sainteté à laquelle nous sommes appelés n'est pas une forme d'héroïsme, c'est une sainteté ordinaire qui se tisse au fil des jours. Madeleine disait que Dieu préfère sûrement quelqu'un qui offre un anneau de cuivre avec beaucoup d'amour, que celui qui offre un anneau d'or sans trop aimer.

La béatification de Madeleine Delbrêl est en cours. L'héroïcité de ses vertus a été reconnue en 2018. Est-elle une sainte pour notre temps, qui peut nous aider à vivre nos difficultés ?

R. B. : Oui, car c'est une femme que l'on pourrait croiser dans n'importe laquelle de nos rues. Elle ne se distingue pas par de grandes déclarations ou de grandes réalisations. Elle a vécu dans l'étroitesse d'un quartier, rue Raspail à Ivry-sur-Seine pendant trente ans, dans la fidélité au quotidien, dans la rencontre avec des gens simples, dans l'hospitalité qu'elle a exercée et développée. Mais quelque chose de l'Évangile s'est bien joué dans sa vie, dans son « ici et maintenant ».

P. Raphaël Buyse, auteur de Toute cette foule dans notre cœur. Prendre la route avec Madeleine Delbrêl (Bayard). Propos recueillis par Sophie de Villeneuve dans l'émission Mille questions à la foi sur Radio Notre-Dame.